

LE NEZ SUR LA VITRE

Né à Oran en 1948, Abdelkader Djemaï vit en France depuis 1993. Après un bref passage dans l'enseignement, il devient journaliste et collabore à un grand nombre de périodiques. Il est l'auteur de nouvelles, de pièces de théâtre et de romans, notamment d'*Un été de cendres*, *31, rue de l'Aigle*, *Sable rouge* et, au Seuil, de *Camping* (2002) et *Gare du Nord* (2003). Il a reçu le prix Découverte Albert Camus et le Prix Tropiques pour *Un été de cendres*. Abdelkader Djemaï anime également de nombreux ateliers d'écriture dans les établissements scolaires et en milieu carcéral.

DU MÊME AUTEUR

Un été de cendres

récit

Prix Tropiques et prix Découverte Albert-Camus, 1995

Michalon, 1995

et « Folio », n° 3362

Camus à Oran

récit

Michalon, 1995

Sable rouge

roman

Michalon, 1996

31, rue de l'Aigle

récit

Michalon, 1998

et « Folio », n° 3361

Mémoires de nègre

roman

Michalon, 1999

Dites-leur de me laisser passer et autres nouvelles

Michalon, 2000

Camping

roman

Seuil, 2002

et « Points » n° P 1351

Gare du nord

roman

Seuil, 2003

et « Points » n° P 1421

Nos quartiers d'été

photographies de Philippe Dupuich

Le Temps qu'il fait, 2004

Abdelkader Djemaï

LE NEZ
SUR LA VITRE

R O M A N

Éditions du Seuil

Extrait de la publication

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 2-02-084954-2
(ISBN 2-02-068014-9, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, septembre 2004

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Pour Mohamed

«La pire colère d'un père contre son fils
est plus tendre que le plus tendre
amour d'un fils pour son père.»

HENRI DE MONTHERLANT,
La Reine morte.

«Il n'y a que les pères et les mères qui
s'affligent véritablement de la maladie
de leurs enfants.»

CONFUCIUS, *Livre des sentences.*

1

Il s'était fait écrire des lettres auxquelles, depuis longtemps, le fils ne répondait plus. Des mots arrachés à sa peine, à sa chair. C'était sa fille, la plus jeune de ses quatre enfants, qui les alignait précieusement sur le papier. L'air concentré, la tête penchée en avant, elle mettait également ses mots à elle, une phrase ou deux, pour dire qu'elle aussi l'embrassait très fort et pensait beaucoup à lui. Une fois, elle avait même ajouté un joli dessin au-dessus de son prénom. Elle venait de terminer sa cinquième au collège d'où son frère avait été exclu il y a une dizaine d'années.

Bâti sur les hauts de la ville, l'établissement aux tuiles rouges et aux murs ocre portait le nom d'un grand écrivain du Midi. Elle avait toujours

bien travaillé à l'école, et son père était fier d'elle. Jamais elle et ses deux autres garçons ne lui avaient causé de soucis.

Il prendra donc demain l'autocar pour voir le fils qui ne répond pas à ses lettres, des lettres qu'il tenait lui-même à glisser dans la boîte, la main confiante et le cœur serré. Dès que le jour sortira, comme disait sa mère, du ventre de la nuit, il quittera son trois-pièces du quarante-huit de la rue Gabriel-Péri pour aller à pied jusqu'à la gare routière située près du fleuve, à l'extérieur des remparts. Il traversera, dans la lumière crayeuse du petit matin, la place de l'Horloge maintenant vidée de sa rumeur joyeuse, de ses masques bizarres, de ses oriflammes, de ses musiques. La veille, en allant se renseigner sur le départ des autocars, il avait avancé au milieu des visages grimés, des corps affublés de costumes colorés, de drôles de machines et des mains qui tendaient des prospectus. Depuis une semaine, la ville, avec ses hôtels, ses cafés-restaurants, ses marchands de glaces et ses campings en tout genre, s'était comme chaque année ouverte à la canicule et au théâtre. Hormis ceux donnés dans la rue, il n'avait jamais vu de spectacles, franchi

le seuil des petites salles ou pénétré dans la grande cour du Vieux Château. Et puis il n'avait pas, ce jour-là, le cœur à la fête. Il ne l'avait plus depuis longtemps. Une longue route l'attendait pour retrouver celui qui l'avait fait vieillir d'un coup, bien avant que le temps ne fasse son travail de sape. Il allait bientôt avoir cinquante-sept ans, et lui vingt-cinq.

Après le départ de son fils, la maison lui avait paru soudain dépeuplée. Sans le montrer, il avait en silence cherché sa trace dans les vêtements, les chaussures et son sac de sport qu'il avait laissés au fond de l'armoire. Il l'avait également cherchée dans son ancienne trousse de toilette à la fermeture cassée, dans ces couteaux, ces fourchettes, ces verres qui reposaient dans le vaisselier. Occupé maintenant par son frère cadet, son lit était recouvert du même édredon orné d'une cigogne qui fendait bravement l'air pour aller chercher un peu de soleil.

Il avait pensé aussi revoir son visage sur l'unique photo en couleurs où ils étaient ensemble, son bras tendrement passé autour de son cou. Une photo aux coins écornés qu'il ne retrouvait pas dans l'album à grosse spirale.

Glissée au-dessus d'une vieille carte postale avec un paysage du Sahara, elle avait été prise par un photographe ambulante à la quinzaine commerciale qui avait lieu chaque année en juin sur le champ de manœuvre. Il devait avoir huit ou neuf ans et se tenait tout contre lui, le sourire aux lèvres, les cheveux sagement peignés. Il paraissait heureux dans son maillot à rayures, son pantalon kaki et ses sandalettes en plastique. Derrière eux, le manège, avec ses lampions, ses hampes et ses voitures dorées, restait figé dans sa course. On pouvait apercevoir, entre un dragon crachant du feu et un cheval noir aux ailes déployées, un gamin en salopette jaune qui conduisait un bolide, une casquette sur la tête et les mains crispées sur le volant.

2

Avec ses vitres hautes et ses larges flancs barrés d'une mince bande rouge, l'autocar, qui était équipé de toilettes et de deux écrans vidéo, scintillait comme une carafe en cristal éclaboussée de soleil. Dans un quart d'heure, hissé sur ses puissantes roues et ses 320 chevaux, le Setra Kassbohrer 215 HD de la compagnie L'Hirondelle du Sud pointerait son nez en direction de la grande ville bâtie elle aussi sur les bords d'un fleuve. Il ne s'y était jamais rendu. Sa fille lui avait montré son élégante mairie au perron en marbre fin et sa célèbre place avec ses belles boutiques et son magnifique jet d'eau. Elles illustraient les pages d'un magazine sur papier glacé qu'elle avait emprunté à la bibliothèque du collège. Cerné par des publicités locales, l'article faisait l'éloge de la

qualité de vie qui régnait dans cette cité réputée pour son riche patrimoine historique et son goût pour la cuisine raffinée. Elle était aussi connue pour son équipe de football.

Mais pour l'instant, avant de passer peut-être devant la mairie ou le jet d'eau, il était, ce vendredi-là, dans le fond du véhicule, sur un siège de couleur bleue qui semblait convenir à son corps, à ses jambes qu'il pouvait facilement croiser ou étendre. Il n'avait pas pris grand-chose avec lui, des fruits, des gâteaux et du linge propre préparé par sa femme. Il l'avait surprise en train de pleurer dans la cuisine. Elle ne parlait pas beaucoup, mais il savait qu'elle avait autant mal que lui, sinon plus. Il avait placé le sac, qui contenait aussi une bouteille d'eau, dans la galerie métallique au-dessus de sa tête aux yeux un peu ensommeillés. Il avait dormi deux ou trois heures, il faisait trop chaud. Il avait laissé la fenêtre ouverte toute la nuit. Le ciel avait des teintes violettes quand les cloches de l'église avaient retenti dans le quartier. Il avait entendu aussi les couinements d'une voiture de police, des éclats de voix avinées et le ronflement de la fourgonnette grise qui livrait

les journaux à la maison de la presse située au coin de la rue.

Lorsque le réveil avait vibré, il s'était levé pour boire à petites gorgées une grande tasse de café noir sans sucre. Puis il s'était douché, rasé et habillé de neuf. Sur son chemin, sous le regard intéressé d'un chat trop gras, un camion d'éboueurs aux feux encore allumés ronronnait à l'entrée d'un immeuble aux fenêtres et au porche éteints. Un peu plus loin une femme entre deux âges sortait d'une boulangerie avec du pain et un sachet de croissants. Sur le même trottoir que le cinéma Century, un homme aux chaussettes sales et dépareillées dormait sur un carton, la tête recouverte d'une veste aux manches déchirées.

Sentant le propre et la tranquillité, l'autocar, aux «cinquante places assises et aucune debout» comme le signalait une petite plaque en aluminium, s'emplissait peu à peu. Il était monté parmi les premiers. Devant lui, un vieux couple s'était installé avec des gestes précautionneux, presque timides, comme s'ils n'étaient jamais allés aussi loin. Avant de s'asseoir, le mari, le visage anguleux et les sourcils épais, avait ôté sa

casquette et s'était mouché avec application. À quelques mois de la retraite, chemise à manches courtes, rougeaud et la moustache fournie, le chauffeur, qui faisait la ligne depuis longtemps, avait vérifié la trentaine de billets, en déchirant, comme les ouvreuses au cinéma, une de leurs extrémités. Ensuite, après avoir refermé la soute à bagages et compté une dernière fois les passagers, il avait calmement laissé tourner le moteur avant de quitter le quai et de longer plus bas le fleuve, qui ne cessait jamais, lui, son interminable voyage.

Il ne connaissait aucun des passagers. Mais il se souvenait d'avoir vu celui qui avait grimpé le dernier en saluant le chauffeur par son prénom. Son visage et son crâne rasé lui rappelaient un peu l'inspecteur Kojak dont il avait suivi quelques enquêtes à la télévision. Copieusement bronzé, une sacoche en bandoulière, il portait des espadrilles jaune paille, un short et une chemise ouverte sur son poitrail orné d'une grosse chaîne en or. Il l'avait, en fin d'après-midi, croisé à quatre ou cinq reprises sous les platanes du boulevard Gallieni qui menait au Conseil général. Trapu et l'allure sportive, il tenait toujours en laisse un énorme chien aux pattes courtes, au poil laineux et abondant, qui dandinait des fesses. Cette fois, il tenait tendrement par le bras

une vieille dame fluette et plus grande que lui. Coquette, des lunettes à la monture dorée, ses cheveux teints en blond étaient piqués d'une rose rouge en soie. Avec une voix qui contrastait avec sa carrure de rugbyman, il lui parlait comme à un enfant malade, avec douceur et compréhension. Pour la tranquilliser, il lui affirmait que leur voyage serait agréable et qu'ils feraient un bon déjeuner sur la route. Elle acquiesçait en faisant danser ses jolies boucles d'oreilles.

Échappée d'une Thermos, une odeur de café s'infiltrait entre les sièges. Celle du tabac était interdite de séjour. Les cendriers fixés au bout des accoudoirs ne servaient plus à rien. Aux abords de l'autoroute, pour combattre la chaleur, le silence et l'envie de fumer, le chauffeur avait déclenché l'air conditionné et allumé la radio. Il en profita pour s'excuser pour les deux écrans devenus aveugles et muets à cause d'une panne de la vidéo survenue la veille. Métallique et entraînant, la musique qui giclait des haut-parleurs ne parvenait pas à déranger le sommeil du bébé blotti dans un couffin aux poignées recouvertes de velours vert. Le père, qui

paraissait à peine sorti de l'adolescence, avait pris soin de placer juste au-dessus de lui un panier en osier qui contenait le biberon, des couches, de l'eau minérale et des petits pots. Vêtue d'une tunique indienne, la mère, la peau très claire et les cheveux bouclés, tendit le bras vers le plafond pour tourner le bouton en forme d'œil exorbité qui commandait l'arrivée d'air puis replongea dans la lecture de sa revue de mode.

La musique s'était brusquement tue pour céder la place aux annonces publicitaires. L'une d'elles vantait l'exquise légèreté de Nuage Parfumé, un nouveau yaourt à la vanille et aux fruits exotiques. Une autre la robustesse et la douceur de ligne du dernier modèle de berline équipé de systèmes électroniques. Puis c'était au tour de la journaliste du bulletin d'information de prendre le relais pour résumer, en deux minutes et demie, la rudesse du quotidien et les tragédies de l'actualité. Dans la nuit, une bombe de forte puissance avait endommagé un grand hôtel de la côte corse sans faire de victime. Un gigantesque incendie continuait, lui, depuis presque une semaine, de ravager une forêt dans le Sud de l'Italie. Après un spectaculaire accident sur la

RN 10 et une intoxication alimentaire dans une colonie de vacances, elle rapportait, presque avec excitation, le braquage, en plein jour, à Paris, d'une célèbre bijouterie de la place Vendôme. La Bourse n'était pas au beau fixe, l'hippodrome de Vincennes affichait dans l'ordre son tiercé gagnant et le leader du championnat de première division une nouvelle victoire. La météo prévoyait, pour sa part, une journée très chaude sur l'ensemble du territoire, particulièrement dans la région traversée par l'autocar. Alors, comme pour apporter un peu de fraîcheur à la dame qui l'accompagnait, l'homme au crâne rasé tendit à son tour le bras vers le plafond pour régler l'aération.

